



La *Correspondance* de Stéphane Mallarmé. Principes et problèmes d'une première édition

COMMUNICATION DE LLOYD JAMES AUSTIN
A LA SEANCE MENSUELLE DU 14 SEPTEMBRE 1985

Je dois d'abord m'excuser de vous avoir fait attendre si longtemps cette communication. C'est le travail sur la *Correspondance* de Stéphane Mallarmé qui m'a tenu éloigné de vous c'est ce travail, maintenant achevé (si ce mot a un sens quand il s'agit d'une édition de lettres) qui me ramène, pour vous en rendre compte. Je m'excuse aussi d'avance de l'abus du moi haïssable, inévitable dans un récit de genèse.

Si un jeune érudit venait me consulter sur le projet d'éditer une correspondance générale, mon conseil serait bref et péremptoire : « Renoncez-y ! » (J'ai bien dit une correspondance « générale » : les correspondances-dialogues sont une autre affaire.) Si mon néophyte avait la perversité de persister, je lui définirais les *desiderata* d'une telle entreprise. Les questions que je lui poserais seraient les suivantes

1. Êtes-vous millionnaire ? Sinon. alors.
2. Avez-vous un millionnaire à votre disposition ?
3. Pouvez-vous consacrer à cette seule tâche un temps presque illimité ?
4. Possédez-vous le don de l'ubiquité ?
5. Savez-vous plaire et persuader, quand il s'agit d'avoir accès à des lettres autographes ?
6. Avez-vous de bons yeux, qui vous permettent :

a) de lire une main claire et lisible correctement, sans erreurs, sans omissions, sans changements (chose surprenante, c'est là un don rarissime : certaines éditions profondément savantes et justement célèbres sont déparées par le manque de cette aptitude en apparence facile) ?

b) de déchiffrer l'indéchiffrable, soit du fait d'une graphie dans laquelle chaque trait semble le même, ou d'une encre ou d'un crayon qui a pâli, ou au contraire d'une encre qui a traversé le papier (l'auteur ayant naturellement écrit des deux côtés), surchargeant même parfois la page suivante, enfin d'un papier exposé à l'humidité, de sorte que les lignes des deux côtés se fondent en un brouillard indéterminé ?

7. Avez-vous un appétit sans bornes pour des détails insignifiants, et êtes-vous prêt à passer de longues heures à les dépister ?

8. Avez-vous une passion perverse pour la mauvaise prose et pour des vers pires (vous aurez à lire bien des pages des deux) ?

9. Savez-vous obtenir du personnel de la Bibliothèque nationale à Paris de ne pas faire le jour (peut-être le seul) où vous devez faire une recherche indispensable ; de ne pas refuser arbitrairement de communiquer tous les livres portant une certaine cote (celle justement du livre qui vous est indispensable) ; de ne pas déclarer d'une manière habituelle que les livres que vous demandez sont ou bien : a) communiqués ; b) à la reliure (pour de longues années) ; c) hors d'usage (jusqu'à 30 % des livres (certes souvent mauvais) que je voulais consulter se sont désintégrés à la BN, non par un constant usage, mais à cause du papier chimique et autophage dont ils sont faits ou d'autres défauts de fabrication) ou enfin d) (réplique imparable) « Rien en place » (parfois avec le détail consolant d'une précision érudite : « Signalé manquant le 13 juillet 1917 ») ?

10. Et voici peut-être le point capital, pour une correspondance du dix-neuvième siècle. Savez-vous opérer les machines à lire les microfilms à la Bibliothèque nationale ? Pour comprendre cette question, il faut remonter en arrière. Quand j'ai commencé à travailler sur la *Correspondance* de Mallarmé, il y a plus d'un quart de siècle, les grands quotidiens de Paris, de la province et, jusqu'à un certain point, de l'étranger, étaient disponibles dans la Salle des Périodiques, ou Salle Ovale, soit immédiatement, soit un ou deux jours plus tard, apportés du dépôt de Versailles. On vous disposait, sur de magnifiques lutrins, *Le Figaro*,

L'Écho de Paris, Le Journal, Le Temps, etc. On pouvait feuilleter à loisir, cherchant et trouvant sans mal les références précises, tombant, par d'heureux hasards, sur des détails imprévus concernant la correspondance (ou sur mille renseignements précieux ou piquants qui n'y avaient aucun rapport, touchant la grande ou la petite histoire, ou la chronique scandaleuse). Mais l'usure entraînée par la multiplication des lecteurs, et accélérée par la fragilité d'un papier peu résistant, a fini, vous le savez, par dicter aux conservateurs des mesures draconiennes. Tous les grands quotidiens ont été retirés l'un après l'autre de l'usage, et confiés aux photographes pour qu'ils établissent des microfilms. Pendant de longs mois, ou même des années, il devint impossible de consulter, sous aucune forme, telle année d'un journal. Puis progressivement, les microfilms sont devenus disponibles. Pour être juste, je dois reconnaître qu'aujourd'hui le chercheur dispose de machines Bell et Howell qui marchent très convenablement, permettant de retrouver des références précises et, jusqu'à un certain point, sinon de feuilleter, du moins de parcourir les pages à une vitesse réduite, pour pouvoir saisir au vol tel ou tel détail.

Mais une grande partie de mon travail a été fait en essayant de maîtriser les déplorables machines qui ont inauguré l'ère du microfilm. D'où le sens de ma question. Nous sommes nombreux à avoir été les héros chaplinesques de mainte séquence de cinéma comique, où toutes nos tentatives pour stabiliser le microfilm au cadre désiré aboutissaient à un échec humiliant. On connaissait des moments d'exaltation euphorique lorsque, à la moindre pression sur la manivelle (comme le manche à balai d'un avion), le film parcourait à une vitesse vertigineuse les jours, les mois et les années. En ralentissant, vous constatiez que vous aviez dépassé de beaucoup le but. Vous renversiez la vapeur, et vous dépassiez dans l'autre sens. Quand, par une combinaison de tact, d'adresse, de ruse et d'enjôlement, vous approchiez finalement du but, le film se calait, et refusait obstinément de bouger — jusqu'au moment où il démarrait subitement de nouveau et filait irrésistiblement en avant et où vous étiez obligé de tout recommencer. Par une ultime ironie, quand vous parveniez enfin à lire la page, vous trouviez peut-être que la référence initiale était fausse... Dans ces conditions, évidemment, il était pratiquement impossible de dépouiller un journal page par page. Heureusement, cette époque est maintenant révolue. Mais pendant des années, j'ai été obligé de

chercher dans d'autres bibliothèques, à Paris ou ailleurs (la Bibliothèque Albert I^{er} m'a été pour cela d'un grand secours), les principaux quotidiens de Paris.

Mes questions posées à mon néophyte hypothétique m'ont déjà amené insidieusement à évoquer le travail même d'éditer une correspondance. Il y a bien d'autres problèmes analogues ou différents que j'évoquerai tout à l'heure. Tous résultent de l'expérience acquise au cours des vingt-six ans écoulés depuis le commencement de l'entreprise enfin achevée (si une toile de Pénélope peut l'être jamais). Il est évident, d'après la nature de ces questions, que si l'on me les avait posées au départ, ou si je me les étais posées à moi-même, je n'aurais jamais commencé. Une explication s'impose, et une réponse à la question qui a dû se formuler dans votre esprit : « Que diable allait-il faire dans cette galère ? » Ayant d'ailleurs de sérieux doutes sur le statut de correspondances en général, et sur celle de Mallarmé en particulier, comment ai-je été entraîné à assumer cette tâche ?

Réponse : par accident. Il ne me serait jamais venu à l'esprit de concevoir l'idée de préparer la première édition d'une correspondance générale : je n'étais ni millionnaire, ni maure de tout mon temps, ni doué d'ubiquité, etc. Comme tous les fervents de Mallarmé, j'avais lu avec avidité et avec reconnaissance les nombreux livres dans lesquels Henri Mondor avait publié un grand trésor de documents puisés dans sa célèbre collection de lettres et de manuscrits de Mallarmé, collection constituée par trente ou quarante années de recherches et d'acquisitions. L'homme Mallarmé était pratiquement inconnu (sauf à ses amis et disciples survivants), lorsque Mondor publia sa monumentale *Vie de Mallarmé*, qu'il compléta par une vingtaine d'autres volumes consacrés au poète, tous enrichis par de nombreux inédits, surtout le volume des *Œuvres complètes* de la Bibliothèque de la Pléiade. Tous ces livres contenaient des passages tirés des lettres de Mallarmé ; un petit volume, intitulé *Propos sur la Poésie*, consistait entièrement en extraits de lettres. Mondor publiait très rarement le texte intégral d'un document ; il y avait toujours des omissions, dont il était impossible de déterminer l'étendue et la portée. Il y avait, parmi les érudits qui s'occupaient de Mallarmé, un sentiment largement répandu que des faits peut-être importants auraient été réservés, qu'une sorte de censure aurait été appliquée. Ce sentiment, je peux maintenant l'affirmer avec une certitude absolue, était entièrement sans justification. En fait, à mesure que j'avais accès à tous les documents, il me devint

clair que la méthode sélective de Mondor, loin de cacher quoi que ce soit, était un moyen admirablement économique de rendre rapidement disponible l'étendue la plus vaste possible de pièces pertinentes. Henri Mondor n'avait eu aucune initiation aux techniques de l'érudition littéraire ; il y a de nombreuses imperfections mineures (et, quelques-unes, majeures), dans sa présentation de ses documents. Mais il discernait, avec un flair presque infaillible, le détail significatif ou les passages-clé de documents longs ou brefs ; ses omissions des phrases initiales ou finales de lettres, ou de détails oiseux, lui rendaient possible de charger ses écrits de passages significatifs. D'emblée, ses travaux devinrent une mine de renseignements pour d'autres chercheurs, dont quelques-uns ont montré leur reconnaissance, surtout après sa mort, en soulignant sévèrement ses insuffisances, et en dénigrant son immense apport.

Henri Mondor lui-même avait conscience de son manque de formation en matière de méthode érudite. Il avait l'habitude de chercher des collaborateurs qui possédaient cette compétence. Il fit appel à Georges Jean-Aubry pour l'aider dans la préparation de la *Vie de Mallarmé* et des *Œuvres complètes* de la Pléiade. Les recherches, inspirées pour la plupart par le massif apport de Mondor, et qui, au cours des trente à quarante dernières années, ont ajouté beaucoup de nouveaux documents et clarifié beaucoup de points, font que ces deux ouvrages, restés indispensables, ont maintenant besoin d'une révision fondamentale. Pris ensemble, ils ont néanmoins marqué à leur date un tournant dans les études mallarméennes.

Les nombreux extraits de documents qu'ils contenaient, et le soupçon mal fondé auquel j'ai fait allusion, concernant une censure ou des suppressions abusives, ont donné lieu, dans les années quarante et cinquante, à des clameurs grandissantes, réclamant la publication intégrale de ces textes, et surtout de la correspondance « complète ». On aurait pu satisfaire en partie à cette demande en publiant simplement la collection Mondor dans son ensemble. Toute riche qu'elle fût, elle contenait, inévitablement, une partie seulement des lettres existantes de Mallarmé — le plus grand ensemble, certes, mais représentant toutefois moins de la moitié de celles actuellement retrouvées. (Je reviendrai sur ce point.) Mondor avait acquis, non seulement des autographes, mais aussi des copies de lettres dont d'autres collectionneurs possédaient les autographes. Il avait aussi à sa disposition

les archives de Mallarmé conservées à Valvins il donnait volontiers l'impression qu'elles faisaient aussi partie de sa collection. En réalité, elles appartenaient à la seconde femme du genre de Mallarmé, le D^e Edmond Bonniot. Mondor a effectivement acheté à Madame Bonniot un certain nombre de lettres importantes. La majeure partie de cette collection resta à Valvins. Elle comprenait non seulement plusieurs milliers de lettres adressées à Mallarmé par divers correspondants, mais aussi des centaines de lettres échangées entre Mallarmé, sa femme et sa fille, et d'autres membres de sa famille, ainsi que beaucoup de brouillons ou « minutes » de lettres (avec parfois des variantes par rapport à la version reçue par le destinataire). Plus de deux mille lettres de Mallarmé, toutefois, restaient à retrouver dans des bibliothèques de France et d'autres pays, dans des collections privées, et chez des marchands d'autographes, à temps pour figurer dans les onze volumes de la *Correspondance*. Il était en fait prématuré d'entreprendre l'édition d'une correspondance générale aussi tôt que le fit Mondor. C'était une erreur aussi de décider de la préparer volume par volume. Il aurait peut-être mieux valu publier alors sa collection, et la plus grande partie de la collection de Valvins, idéalement sous forme de fac-similé, pour que les érudits puissent les étudier ; ou bien recueillir patiemment, pendant une vingtaine d'années, les très nombreux documents qui étaient inconnus à Mondor lorsqu'il commença de préparer la *Correspondance*, et ne commencer à publier l'ensemble qu'à l'époque présente.

Henri Mondor en décida autrement, en réalité à contrecœur. Non sans inquiétude, il se résigna à céder à la demande. Il s'assura la collaboration d'un des maîtres de la critique contemporaine, J'ai nommé Jean-Pierre Richard, avec qui il prépara et publia le tome premier. Ce tome contient, on le sait, une haute proportion des lettres significatives et révélatrices de Mallarmé, celles, magnifiques et mémorables, adressées à Cazalis, à Lefébure, à Aubanel et à d'autres, dans lesquelles le jeune poète discutait ses pensées les plus intimes et divulgua son rêve du *Grand Œuvre*, du Livre qui devait être l'aboutissement de tous les livres. Les tomes suivants ne contiennent que rarement de telles révélations ; la plus importante sera la lettre autobiographique à Verlaine de novembre 1885. Mais les lettres de la maturité de Mallarmé ont une autre valeur, un autre intérêt, dans leur concision de plus en plus élégante, de plus en plus dense, comme l'expression d'un

équilibre supérieur qui, surmontant les crises d'une adolescence prolongée, permettait à Mallarmé, comme à Montaigne, de « jouyr loyalement de son estre ».

Cependant le retentissement du premier volume, publié en 1959, fut considérable ; la critique, et le public lettré (qui existait encore à cette date), accueillirent avec enthousiasme ces lettres émouvantes. Mais les imperfections de la méthode de Mondor étaient encore plus apparentes ici qu'ailleurs ; car la publication d'une correspondance soulève des problèmes épineux qui affectent moins certains autres textes. Dans ce volume, de nombreuses datations étaient douteuses ou manifestement erronées ; trop de lettres n'existaient que sous la forme de copies incorrectes ; même lorsque les autographes existaient, Mondor ne s'en était pas servi pour établir d'emblée un texte sûr, mais seulement pour une vérification tardive sur épreuves. Les commentaires étaient souvent hors de propos ou oiseux ; des documents publiés ailleurs y étaient répétés intégralement, alors que certains autres, inédits, y étaient tronqués ; des éloges de Mallarmé qui ne se rattachaient à rien dans les lettres y étaient cités longuement, alors que des allusions ou des problèmes qui appelaient impérieusement des précisions étaient ignorés. Jean-Pierre Richard, à qui nous sommes redevables de certaines notes particulièrement précises et pertinentes qui se trouvent dans ce premier volume, m'a dit qu'il n'avait jamais eu entre les mains les autographes des lettres : Mondor lui en faisait la lecture à haute voix tandis que Jean-Pierre Richard corrigeait les épreuves !

Après la publication en mai 1959 de ce premier volume de la *Correspondance*. Jean-Pierre Richard se retira de l'entreprise, voulant se consacrer à sa thèse monumentale, *L'Univers imaginaire de Mallarmé*, qui parut en 1961. En septembre 1959, Henri Mondor m'invita à collaborer avec lui pour les volumes de la *Correspondance* qui restaient à publier. J'avais déjà collaboré avec lui dans l'édition en fac-similé du poème de Paul Valéry, *Le Cimetière marin*, sans l'avoir encore rencontré en personne. Je fis sa connaissance peu après, lorsqu'il me montra très généreusement le manuscrit, qu'il venait d'acquérir, d'une version inconnue de la « Prose pour des Esseintes » de Mallarmé, en m'invitant à y consacrer un article qui ferait suite à une étude sur ce poème et sur ses commentateurs que je venais de publier dans *La Revue d'Histoire Littéraire de la France*. Depuis lors, je le voyais régulièrement, et nous étions devenus amis, bien que j'eusse publié un autre article

sur « Les Années d'apprentissage de Stéphane Mallarmé », article qui comportait quelques rectifications majeures à ce qu'il avait affirmé dans son livre *Mallarmé lycéen*. Nous avons continué à échanger livres et articles et à rester en rapports épistolaires et personnels ; j'en étais venu à admirer de plus en plus la profondeur et l'étendue de ses connaissances littéraires, et ses dons exceptionnels pour la conversation. (Il avait gardé son accent auvergnat, avec ses *r* roulés du bout de la langue.)

Tout en ayant des réserves sur la publication de correspondances en général, je trouvai impossible de refuser cette invitation. Après tout, mon rôle était alors censé être secondaire. Mondor devait fournir les documents ; je devais apporter les annotations littéraires. Comme le tome deux, qui d'après le plan de Mondor devait couvrir les années 1871 à 1887, comprenait un nombre de correspondants anglais (Swinburne, O'Shaughnessy, John Payne, J. H. Ingram) et américains, associés avec Edgar Poe, il semblait utile, sinon indispensable, de s'associer un collaborateur de langue anglaise qui saurait aussi le français. Mondor me confia d'emblée les copies dactylographiées (non les autographes) de toutes les lettres de Mallarmé dont il possédait le texte. Il estimait alors que l'édition serait complète en quatre volumes, y compris le premier. Il me remit donc trois grands dossiers de lettres datées, allant de 1871 à 1898, l'année de la mort de Mallarmé, ainsi qu'un quatrième dossier contenant un très grand nombre de lettres sans date, dactylographiées comme les autres. Il ajouta, pour que je les étudie et que je les enregistre, dix cahiers contenant des transcriptions manuscrites de toutes les lettres originales de Mallarmé existant dans sa collection, et de nombreuses copies qu'il avait faites ou fait faire, de lettres dont il ne possédait pas les autographes. Ces transcriptions avaient été faites par des mains variées ; elles étaient parfois peu sûres ; c'est d'après ces copies que les dactylographies avaient été faites, doublant ainsi le risque d'erreur. Ces cahiers contenaient moins de lettres que les dossiers dactylographiés, qui avaient bénéficié d'apports plus récents ; les cahiers manuscrits comptaient 1.180 lettres environ, y compris celles qui venaient d'être publiées dans le tome premier (194, datées d'entre 1863 et 1871). Ils comprenaient aussi environ 130 lettres ou billets de Mallarmé à Méry Laurent, que Mondor avait l'intention de publier mais qui, sauf certaines exceptions, furent retirées du dossier après sa mort et scellées avec interdiction de les communiquer avant l'an deux

mille, par l'héritière littéraire de Mondor, le D^r Jurain. Mesure inefficace ; Mondor lui-même avait publié les lettres les plus significatives de sa collection, et j'ai trouvé chez d'autres collectionneurs un nombre équivalent de lettres à Méry Laurent.

En assumant (bientôt seul) la responsabilité de continuer et de compléter l'édition, j'ai posé peu à peu les principes (d'ailleurs évidents pour la plupart) qui devaient présider au travail, et qui n'avaient guère été suivis dans le tome premier. Il fallait :

- Préciser clairement la source des textes, autographes, copies ou imprimés ;
- Établir le texte avec le maximum de rigueur et de fidélité avec un soin particulier pour la ponctuation, capitale pour la compréhension de Mallarmé ;
- Indiquer, par un système de sigles et d'abréviations, les provenances et, quand il y avait lieu, les publications antérieures, ainsi que les principales sources secondaires ; une liste cumulative des abréviations devait précéder chaque volume ;
- Dater les lettres avec précision, en indiquant clairement, par des crochets, la part des conjectures ;
- Mettre en tête l'adresse d'où partait chaque lettre, en complétant les détails souvent absents ou incomplets, usant ici encore de crochets pour les données ajoutées ;
- Quand l'enveloppe avait été conservée, donner la suscription complète (nom et adresse du destinataire) et les cachets postaux de départ et d'arrivée ;
- Identifier le destinataire, surtout, comme il était souvent le cas, lorsque son nom ne figurait pas dans la lettre, et que l'enveloppe n'avait pas été conservée. (Même conservée, une enveloppe peut d'ailleurs être trompeuse ; les manipulations maladroites — ou parfois malhonnêtes — peuvent aboutir à l'insertion dans une enveloppe d'une lettre qui ne lui appartient pas, soit parce qu'elle s'adressait à une autre personne, soit qu'elle était d'une date différente) ;
- Une fois le destinataire identifié, établir une notice concise et pertinente, sur sa carrière, ses écrits, et, surtout, ses relations avec Mallarmé ; un réseau serré de renvois devait permettre de se reporter à cette notice initiale, placée en note à la première lettre adressée au destinataire, quand celui-ci revenait dans un même volume ou dans un volume ultérieur ;

- Insérer les réponses des destinataires, systématiquement et intégralement, lorsqu'elles étaient inédites, comme c'était le cas pour la grande majorité, ou les résumer méthodiquement, avec références aux sources, quand elles avaient déjà été publiées ailleurs ;

- Annoter avec précision et avec pertinence les lettres, en identifiant tes ouvrages mentionnés, avec les détails essentiels (annonces de la *Bibliographie de la France*, dates d'achèvement d'imprimerie, dédicaces manuscrites ou imprimées), en expliquant les allusions, souvent énigmatiques — et en avouant son ignorance quand il y avait lieu ;

- Fournir à la fin de chaque volume une table alphabétique des destinataires, avec les numéros des lettres adressées à chacun ;

- Donner également une liste des ouvrages envoyés à Mallarmé, avec des renvois à ses lettres de remerciement ;

- Ajouter des appendices contenant les éléments trop volumineux pour figurer dans les notes en bas de page, avec renvois réciproques ;

- Publier dans des *Suppléments* les lettres retrouvées trop tard pour être insérées à leur place chronologique dans les volumes précédents ;

- Compléter et corriger les données des notes par des *Errata et Addenda*, nourris par les remarques de lecteurs et de collègues attentifs et généreux aussi bien que par l'autocritique ; suppléments et compléments constituent ainsi comme une seconde édition encadrée dans la première ;

- Établir enfin un index général couvrant la série tout entière, où seraient relevés, distingués par la typographie, les noms propres, les noms de lieu, les titres d'ouvrages, et des données diverses.

Aucun de ces principes n'avait été suivi méthodiquement dans le tome premier. Ils ont été appliqués progressivement, et avec une rigueur toujours accrue du tome deux jusqu'à la fin.

Une fois associé à l'entreprise, je me suis mis à travailler sur le dossier des lettres non datées (adressées parfois à des destinataires inconnus). Au cours des 26 ans que j'ai consacrés à l'édition, ce dossier, qui contenait 350 lettres environ, s'est réduit à peu de chose. Dans les suppléments publiés à la fin du tome XI et dernier, il ne reste que 4 lettres dont je n'ai pu préciser ni le destinataire ni la date, et 14

lettres non datables mais dont les destinataires ont été identifiés ; dans ce nombre, il y en a plusieurs qui n'étaient pas dans le dossier initial. Ces problèmes de datation et d'identification des destinataires mettent au défi l'intelligence et le flair du chercheur ; il est surprenant de constater combien de fois les documents les plus déroutants en apparence finissent par céder leurs secrets. Des critères matériels, cela va de soi, sont souvent indicatifs, sinon décisifs : le papier, le graphisme, l'adresse des cartes de visite, modifiée par Mallarmé selon la prolongation progressive de ses villégiatures à Valvins après sa retraite, ou la couleur des cartes-correspondance aux bords arrondis qu'il utilisait de plus en plus dans ses dernières années. En général, c'est le critère interne, la teneur des lettres, qui est décisif : les allusions à des livres, à des pièces de théâtre, à des faits historiques, ou à des lettres datées reçues par Mallarmé.

La recherche de documents nouveaux commença immédiatement aussi. Quelques chiffres (difficiles à établir avec une précision absolue, pour diverses raisons) peuvent en indiquer les fruits. Les onze volumes de la *Correspondance* contiennent 3.380 lettres. Le dossier Mondor contenait, en chiffre rond, 1.200 lettres. J'ai pu donc presque tripler le nombre qui existait au début de l'entreprise. Il faut dire que parmi les quelque 2.000 lettres ajoutées au fonds primitif figurent environ 450 « fantômes », à savoir des lettres qui n'ont pas été retrouvées, mais dont l'existence est attestée par les réponses ou par des allusions dans d'autres lettres de Mallarmé ou de ses correspondants. À coup sûr, beaucoup de ces fantômes se lèveront et marcheront un jour : ce miracle ne cesse de se produire ; je ne doute pas que bien d'autres ne reprennent corps. On peut alors dire que le nombre original de lettres réelles a été plus que doublé depuis le départ. Le processus continue. Depuis la publication en mars 1985 du tome XI et dernier, une vingtaine de lettres inédites m'ont été communiquées par des collègues et collectionneurs amis¹. J'estime qu'il pourrait y avoir un millier de lettres et de billets de Mallarmé qui pourraient encore sortir de l'ombre.

Quelques exemples montreront les aubaines qu'on peut avoir, dans la recherche des documents. Il y a quelques années, la BBC consacra un programme de télévision à la Library of Congress à Washington. Dans une séquence, on

¹ Un premier article de suppléments à la *Correspondance* de Mallarmé paraît dans le numéro de janvier 1986 de *French Studies* (XL, 13-25) ; un second est en préparation.

voyait le grand collectionneur vénérable, Lessing J. Rosenwald, âgé alors de quatre-vingt-dix ans, qui montrait à un groupe de jeunes chercheurs quelques-unes des pièces les plus rares de sa collection, qu'il avait léguée à la Bibliothèque du Congrès le contrôle et la jouissance tant qu'il vivrait. Il distribuait ces manuscrits et ces incunables d'une valeur inestimable, pour que tous puissent les voir et les tenir à la main. Cette générosité était typique de l'homme, comme j'avais pu l'apprécier moi-même une vingtaine d'années plus tôt. Voici comment. Dès que Mondor m'avait associé à l'édition, j'adressai au *Times Literary Supplement* une de ces lettres dans lesquelles on sollicite la communication de documents ou de renseignements, disant que je serais heureux de savoir où se trouveraient des lettres inédites de Mallarmé. Trois jours plus tard je reçus de Philadelphie une lettre signée Lessing J. Rosenwald disant qu'il avait 33 lettres inédites de Mallarmé : m'intéresseraient-elles ? On devine ma réponse. Encore trois jours plus tard m'arriva, par avion, l'exemplaire de la traduction par Mallarmé des *Poèmes d'Edgar Poe*, imprimé spécialement sur grand papier pour l'éditeur belge Edmond Deman et portant son nom ; s'y trouvaient encartées les 33 lettres autographes adressées par Mallarmé à Deman au cours de l'impression du livre. Avec la permission de M. Rosenwald, je fis photographier les lettres par l'excellent service photographique de la bibliothèque de l'Université de Manchester (où j'enseignais alors). Ce fut là la seule réponse à ma demande publiée dans le *TLS* ; mais quel beau départ ! D'autres collectionneurs ont spontanément mis leurs trésors à ma disposition, tel le regretté Maurice-Pierre Boyé, grâce à qui j'ai pu publier les lettres de Mallarmé à Richard Lesclide, secrétaire de Victor Hugo, et éditeur de la traduction du *Corbeau* d'Edgar Poe, illustrée par Manet. Je citerai tout à l'heure d'autres collectionneurs.

Les descendants des correspondants de Mallarmé ont joué un rôle capital dans l'enrichissement du dossier. M^{me} Agathe Rouart-Valéry, fille du plus illustre des disciples de Mallarmé, m'a communiqué des photocopies de vingt lettres de Mallarmé à Paul Valéry. Le très regretté Denis Rouart, petit-fils du peintre Berthe Morisot, et fils de la filleule de Mallarmé, Julie Manet, me permit de copier sur les autographes les très nombreuses lettres adressées par Mallarmé à sa mère et à sa grand-mère. Le fils du poète André-Ferdinand Herold m'a donné des photocopies des dix-sept lettres adressées par Mallarmé à l'un de ses disciples de

prédilection. Le neveu du poète Charles Guérin. M. le comte Henri de Bonnay de Breuil, me fit parvenir des photocopies de toutes les lettres de Mallarmé à son oncle, avant de donner les autographes à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Les descendants des nombreux correspondants belges, disciples fervents de Mallarmé, m'ont été particulièrement généreux. notamment MM. Jean Goffin et Michel Wittock, qui m'ont envoyé des photocopies des lettres de Mallarmé à Arnold Goffin et à Valère Gille, leurs père et grand-père respectifs. M^{lle} Anne-Romaine Fontainas m'a communiqué l'autographe d'une très belle lettre de Mallarmé à son père, le poète André Fontainas, que Mallarmé tenait en une estime particulière ; cette lettre venait heureusement compléter la série qui, grâce à André Fontainas lui-même, faisait déjà partie de la collection Henri Mondor. Le neveu du poète, M. Luc Fontainas, et sa femme M^{me} Adrienne Fontainas, ont énormément enrichi les derniers volumes de la *Correspondance* en me communiquant des lettres inédites de Mallarmé à l'éditeur Deman, et de Deman à Mallarmé : on attend avec un vif intérêt le catalogue raisonné des publications de Deman que prépare Adrienne Fontainas. J'ai pu compléter la documentation sur les correspondants belges grâce aux Archives et Musée de la Littérature de la Bibliothèque Albert I^{er} à Bruxelles et à son directeur M. Jean Warmoes, notamment pour les lettres de Mallarmé à Verhaeren, à Albert Mockel, à Charles Van Lerberghe, à Max Elskamp, et d'autres. Je dois à mes confrères de l'Académie. MM. Roland Mortier et Joseph Hanse, bien des précisions fort utiles.

Les bibliothèques de France, notamment la Bibliothèque nationale, l'Arsenal, l'Institut, et la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, ne cessent de compléter leurs collections mallarméennes par acquisition, par dons et par legs. Certaines bibliothèques américaines aussi, notamment celle de l'Humanities Research Center, à Austin, Texas, dont le directeur, M. Carlton Lake, a très libéralement fourni des photocopies de sa très riche collection d'autographes mallarméennes ; la bibliothèque de l'Université Princeton ; et le Thomas W. Evans Dental Institute and Library de l'Université de Pennsylvanie, dont le directeur, M. John Whittock, m'a communiqué des photocopies des lettres de Mallarmé au D^r Evans et à Méry Laurent qui y sont conservées. Une année passée à Madison, Wisconsin, à l'Institute for Research in the Humanities, m'a permis, grâce au Professeur William T. Bandy, de profiter des riches ressources d'autres

bibliothèques américaines ; ce collègue m'a communiqué surtout des documents concernant les relations entre Mallarmé et les amis américains d'Edgar Poe qu'il avait rassemblés en vue d'un projet personnel, auquel il a eu la grande générosité de renoncer en ma faveur.

Je suis redevable à de nombreux collègues, anglais et autres, travaillant dans le même domaine, d'une aide fort appréciable. Ainsi le D^r Eileen Holt, de l'Université de Swansea, à qui nous devons la découverte d'un sonnet perdu de Mallarmé, « Dans le Jardin », a déniché plusieurs lettres de Mallarmé à William Bonaparte Wyse et à d'autres amis du Félibrige. Deux collègues hollandais, le D^r Harry Prick et le Professeur Léo Van Maris, ont grandement enrichi le dossier des amitiés hollandaises de Mallarmé, notamment en ce qui concerne le mouvement des « Quatre-vingt », et le peintre Philippe Zilcken. Je ne peux mentionner ici, faute de temps, de très nombreux autres collègues et amis dont les noms se trouvent dans les avant-propos aux tomes successifs et qui ont apporté des pierres à l'édifice.

Mais je dois faire une mention spéciale de deux collectionneurs, dont l'apport a été massif. D'abord le poète Armand Godoy, qui avait réuni la plus belle collection, après celle d'Henri Mondor, des manuscrits et des lettres autographes de Mallarmé. Son fils Jean-Claude m'a très généreusement permis, dans deux séances à la Villa Argentina, à Lausanne, de lever copie de tous les autographes de Mallarmé qu'il possédait, y compris un nombre important de lettres à Méry Laurent. Sa collection (qui comprenait aussi un très riche ensemble d'autographes baudelairiens, et un autre de manuscrits et de lettres de Leconte de Lisle) est maintenant, hélas, en train d'être dispersée. Mais, fort heureusement, bon nombre de ces autographes de Mallarmé ont été acquis par un collectionneur parisien, qui avait déjà réuni un bel ensemble de premières éditions, de manuscrits et de lettres de Mallarmé. Avec une grande libéralité, il m'envoie immédiatement des photocopies de toutes ses nouvelles acquisitions, de lettres connues ou inconnues. Même lorsqu'on possède déjà la transcription d'un texte, il est précieux de pouvoir la contrôler de nouveau avec l'autographe. Lorsqu'on ne connaît une lettre que d'après une transcription, on peut être presque toujours sûr qu'il y aura des erreurs majeures et mineures à corriger. Je dois une reconnaissance particulière à M. André Rodocanachi, qui a notablement enrichi l'édition dans ses dernières étapes,

et qui continue à me fournir des inédits qui se placeront dans des suppléments futurs.

Je signale enfin, en ce qui concerne la recherche des documents, que l'abonnement aux catalogues des commissaires-priseurs de l'Hôtel Drouot à Paris et à ceux de Sotheby's et de Christie's à Londres, ainsi que des visites aux marchands d'autographes et le dépouillement systématique de leurs catalogues, aident à tendre largement les filets. L'inflation, et des prix toujours ours en hausse, tendent à créer un écoulement rapide des autographes, une véritable valse ; certaines lettres se remettent sur le marché à un rythme rapide, à mesure que leurs propriétaires éphémères en trafiquent comme spéculation ou comme placement sûr, ou que la mort entraîne la dispersion des collections.

Je reviens à Henri Mondor et à notre collaboration. Elle ne devait durer que trois ans : il est mort en avril 1962, avant la publication du tome II de la *Correspondance* de Mallarmé. Cependant un travail d'approche avait précédé et accompagné la préparation de ce volume. Mondor possédait les manuscrits originaux d'une série de brèves notices sur la vie littéraire, artistique et dramatique de Paris, que Mallarmé envoya au poète anglais Arthur O'Shaughnessy au cours de l'hiver 1875 à 1876 pour être traduites et insérées dans *l'Athenaeum* de Londres. Il semblait utile de publier séparément ces documents, au lieu d'en encombrer les notes du tome II de la *Correspondance*. Mondor me pria donc de les éditer, en identifiant les textes anglais publiés et en annotant le texte français original. La petite plaquette, intitulée *Les « Gossips » de Mallarmé*, avec une introduction, des notes, des illustrations de quelques-uns des tableaux commentés par Mallarmé, et des fac-similés de quelques-uns des manuscrits, parut juste après la mort d'Henri Mondor (il avait vu les dernières épreuves, mais n'avait pris aucune part à la rédaction). Heureusement, Il m'avait finalement permis de faire photographier la majorité des lettres de Mallarmé (celles qui étaient datées) ; j'avais aussi des photocopies des lettres de Mallarmé qui se trouvaient alors dans la collection Jacques Doucet (incommensurablement enrichie par la suite grâce au legs de la collection Mondor et à l'achat de la collection Bonniot de Valvins). Mondor avait lu et approuvé la dactylographie du tome II de la *Correspondance* que j'avais préparé seul. Mais sa mort fut suivie d'une longue période d'incertitude sur sa succession. J'étais parti

pour Madison, Wisconsin, à l'automne de 1962, emportant la dactylographie du tome II, que j'ai pu enrichir grâce à William T. Bandy, comme je l'ai dit tout à l'heure. La succession Mondor fut finalement tirée au clair ; une collègue de son service médical, le D^r Jurain, fut reconnue comme son héritière. Profondément bouleversée par la mort de Mondor, pour qui elle avait une grande vénération, méfiante et xénophobe, elle a retardé jusqu'en 1965 la publication du tome II. Ce ne fut que grâce à l'appui généreux et au soutien sans défaut de notre confrère, le si regretté Jean Pommier, que ce tome a finalement vu le jour, amputé d'ailleurs d'éléments qu'il a fallu restituer plus tard dans des suppléments. Je ne vous infligerai pas le récit détaillé des négociations tripartites où le grand esprit que fut Jean Pommier a su, avec une patience et un tact sans bornes, sauver l'entreprise du naufrage. C'est pour cela que j'ai dédié à sa mémoire l'ensemble de la *Correspondance*.

À ce point-là, en 1964-1965, cependant, et je crois que l'on me comprendra, j'étais prêt à me retirer purement et simplement de l'entreprise. Je cessai pendant une année tout travail sur la *Correspondance*, et je rédigeai en deux versions, l'une en anglais, l'autre en français, une monographie (restée inédite) sur Mallarmé, faisant suite au volume sur Baudelaire dans une trilogie que j'avais projetée et qui avait été interrompue par le travail sur la *Correspondance*. Cette façon d'agir — ou de ne pas agir — a été efficace. M^{me} Jurain, et la maison Gallimard (en la personne de Robert Gallimard, qui avait secondé les efforts diplomatiques de Jean Pommier), me pressèrent de continuer la *Correspondance* ; j'acceptai de le faire. Mes relations avec M^{me} Jurain s'améliorèrent progressivement. Mais elle fut tuée dans un accident de la route en octobre 1968, juste après l'achèvement du tome III. Je lui avais envoyé les dernières pages de la dactylographie, en lui demandant la permission de la remercier en la nommant dans l'avant-propos ; elle préféra l'anonymat. Sa mort a entraîné d'autres retards ; le tome III ne parut qu'un an plus tard, en novembre 1969. M^{me} Jurain légua la collection Mondor à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, en réservant, je le rappelle, la communication des lettres à Méry Laurent.

Cependant l'examen systématique des documents conservés alors à Valvins, dans la collection Bonniot, m'était devenu possible. Mondor avait eu l'intention de faire avec moi cet examen au début de l'entreprise ; sa maladie et sa mort mirent

fin à ce projet. J'étais allé moi-même à Valvins au cours de l'été 1960 ; je n'avais pas alors libre accès aux documents et, par malchance, la plupart des pièces que je voulais consulter (celles des correspondants anglais) avaient disparu des archives, on ne sait ni quand ni comment ; j'étais parti découragé, croyant, bien à tort, qu'il y restait peu de chose.

Mais je retournai à Valvins au cours des étés 1967, 1968 et 1969. Avec toute une équipe de collaborateurs familiaux (ma femme, ma fille, mon fils aîné, photographe professionnel, qui avait photographié la collection Mondor et les documents mallarméens de la collection Jacques Doucet), et ma collègue de Cambridge et de la British Academy, le Professeur Alison Fairlie, je pus recenser et enregistrer systématiquement et exhaustivement toutes les lettres échangées par Mallarmé avec sa femme et sa fille et d'autres parents, ainsi que les milliers de lettres adressées à Mallarmé par ses innombrables correspondants. Ce travail constituait un des aspects les plus agréables de l'entreprise. Valvins est un site protégé, et a peu changé depuis l'époque de Mallarmé. Nous dressâmes un inventaire complet des documents, avant de les photographier intégralement, pour assurer des transcriptions fidèles et rendre possible le déchiffrement des textes les plus illisibles. Entre les séances de travail, nous nagions dans la Seine (pas trop polluée alors), comme le faisaient jadis Mallarmé et sa fille. Quelques-uns des tableaux, des meubles, et des objets chéris de Mallarmé étaient alors encore en place, tels que la petite pendule de Saxe et le cabinet de laque qui avait renfermé autrefois les notes en vue du *Grand Œuvre*. La plupart de ses livres anglais avaient été conservés, et quelques-uns de ses livres français, la majorité avec des dédicaces manuscrites de leurs auteurs. (En réalité, Mallarmé avait gardé un grand nombre de ces livres français, mais ils étaient rangés au rez-de-chaussée, et je ne devais y avoir accès que bien plus tard.) Parmi les livres anglais, l'un m'a touché très spécialement : une plaquette du poète australien, Christopher J. Brennan, intitulé *Towards the Source*, et reliée spécialement pour Mallarmé par Brennan, avec le monogramme SM sur la couverture. Brennan avait été l'ami de mon maître de Melbourne, le Professeur A. R. Chisholm. On devine mon émotion lorsque ma collaboratrice, le Professeur Fairlie, qui dressait l'inventaire des livres de Mallarmé, me montra cette relique venue des Antipodes témoigner du rayonnement mondial de Mallarmé. Une découverte sensationnelle, celle de la

collection réunie par Brennan des premières éditions de Mallarmé, avec deux lettres autographes dont l'une remerciait Brennan de l'envoi de son recueil, fut faite plus tard dans la bibliothèque du collège de St John. à Cambridge par un étudiant de recherche qui travaillait sous ma direction sur Mallarmé, John Foulkes : il publia dans *French Studies* un article détaillant sa trouvaille et illustré de fac-similés.

C'est M^{me} Bonniot qui (avec son petit chien Loustic) nous accueillait chaque année à Valvins ; elle mourut elle-même en automne 1970, après avoir cédé à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet la collection telle qu'elle était alors (il y avait eu des dispersions antérieures). Le président Pompidou est intervenu personnellement pour assurer le financement de l'opération. La maison elle-même passait aux nièces du D^r Bonniot, M^{me} Jean Paysant et M^{me} Stanislas. Grâce à M^{me} Stanislas, j'ai pu compléter, en juillet et en août 1981, toujours avec l'aide du Professeur Alison Fairlie, l'inventaire de la bibliothèque de Mallarmé, dont la plus grande partie, conservée au rez-de-chaussée, ne nous avait pas été accessible lors de nos recherches antérieures. M^{me} Stanislas m'a communiqué aussi d'autres documents retrouvés, notamment près de cent lettres de condoléance adressées à Marie et à Geneviève après la mort de Mallarmé, et que j'ai pu insérer dans le tome X. — La maison de Mallarmé a été prise en charge cette année 1985 par les autorités régionales ; la gestion doit en être assurée par un groupe d'écrivains qui a assumé le titre de « l'Académie Mallarmé ».

Repérer et recueillir les documents n'est, pour le vrai érudit, qu'un point de départ. Le travail essentiel est celui du classement et de l'annotation, d'après des principes tels que ceux que j'ai posés tout à l'heure. La datation, l'identification des destinataires, posent des problèmes épineux et parfois presque insolubles. Il faut passer de longues heures à la recherche de renseignements sur des écrivains mineurs et des événements obscurs. Plus ils sont insignifiants, et plus il est difficile d'identifier, de dépister les êtres, les livres, les journaux, les périodiques, les petits faits vrais. Mais, avec les journaux du passé surtout, lorsqu'on a accès au vrai journal original et jauni et non au microfilm, ce succédané pitoyable, on a l'illusion, presque l'hallucination, de remonter le cours du temps. Et les lettres elles-mêmes constituent un chœur de voix depuis longtemps tués mais qui revivent dans leurs paroles, perpétuées par l'écrit.

Je termine en évoquant les dernières étapes, les dernières vicissitudes de cette longue aventure. Ce n'est qu'à partir du tome IV que j'ai été entièrement libre de toute ingérence. Ce tome IV parut en automne 1973, en deux volumes, le second contenant des lettres qui appartenaient par leur date aux trois premiers tomes, mais qui étaient devenues disponibles trop tard pour être insérées à leur place chronologique. Je remis le manuscrit du tome V à Gallimard en 1974. Nouveau retard : la France et le monde venaient de subir le choc de la flambée du prix du pétrole, et de l'inflation qui en résultait ; Gallimard jugeait même inutile de solliciter une subvention du Centre National des Lettres. J'en pris mon parti. Je continuai le travail sur les volumes qui restaient, heureux d'ailleurs de pouvoir coordonner l'ensemble, au lieu de procéder pièce à pièce, tome par tome. Je repris le manuscrit du tome V, et m'engageai à présenter, une fois le travail fini, l'ensemble complet à Gallimard, qui saurait alors exactement à quoi il s'engageait de son côté. Il faut dire que Mondor n'avait envisagé que quatre tomes ; moi-même je ne prévoyais d'abord que cinq, puis huit. Finalement, en septembre 1978, les textes et toutes leurs notes des tomes VI à X (qui était censé alors être le dernier) furent achevés ; ils avaient été dactylographiés, en 3.000 feuillets, avec une rapidité et une compétence remarquables, par M^{rs} J. Ashman. Il restait à ajouter les tables chronologiques, les listes de livres reçus par Mallarmé, les tables des destinataires, les tables des matières, et les avant-propos et introductions à chaque volume. Ce dernier travail fut achevé en février 1979, grâce en grande partie à l'aide tout à fait exceptionnelle que j'ai eue de ma secrétaire d'alors à la Faculté de Cambridge, Miss Veronica Freemantle, maintenant M^{rs} Swindale. (Ses devancières avaient déjà beaucoup contribué à la dactylographie définitive des tomes antérieurs, comme je l'ai signalé dans les différents avant-propos.)

Je remis l'ensemble à Gallimard, qui sollicita aussitôt une subvention au Centre National des Lettres. Elle fut accordée pour les tomes V et VI, qui parurent en février et en octobre 1981 respectivement. Il a fallu renouveler cette demande pour tous les volumes qui restaient. Le tome VII parut en avril 1982. Puis nouvel accroc : la fixation des prix par le gouvernement français brisa le rythme commencé ; le tome VIII ne parut qu'en janvier 1983. Mais ce fut là le dernier retard. Le tome IX parut en septembre 1983 ; le tome X en avril 1984. En principe, ce tome X devait être le dernier. Mais les nouveaux apports qui n'avaient cessé

d'affluer (stimulés en partie par la publication des tomes V et suivants) rendaient impossible d'accommoder dans le tome X à la fois les suppléments et l'index général. Il fallait donc préparer un onzième tome, et cela en deux temps, puisque les suppléments et les *Errata et Addenda* devaient être mis en pages pour que l'index puisse en inclure les données.

L'index a été fait manuellement, sur fiches d'abord. Ma femme avait dépouillé les quatre premiers tomes ; j'ai fait moi-même ce travail pour les sept autres, à mesure qu'ils paraissaient ; j'ai fondu ensemble le tout, réduisant plus de vingt mille fiches en cinq mille environ. Le Professeur Fairlie a revu et vérifié minutieusement l'ensemble. Puis j'ai dactylographié moi-même les quatre cents feuillets qui devaient servir à l'impression, ne pouvant guère imposer ce travail à une secrétaire (dont d'ailleurs je ne disposais plus), étant donné la complexité et le mortel ennui de la tâche. Si j'avais commencé plus tard, j'aurais peut-être fait appel à une machine de traitement de textes. Mais la partie était engagée, et la tâche trop avancée, avant que l'usage de ces machines ne se généralise. Il aurait fallu d'ailleurs un travail très minutieux, pour préparer le texte selon les quatre catégories typographiques employées.

La refonte, la révision et la dactylographie de l'index ont été achevées, par un labeur sans relâche, entre avril et octobre 1984. L'ensemble, épreuves corrigées des suppléments. etc., et le manuscrit de l'index aux onze volumes, a été remis à Gallimard le 31 octobre. Six semaines plus tard, je recevais un jeu d'épreuves non corrigées et, quinze jours après, le jeu corrigé par la correctrice de Gallimard. J'avais cependant, lors d'un séjour à Commugny, près de Coppet, corrigé moi-même le jeu que j'avais ; j'ai eu une aide soutenue et fort appréciable de ma plus jeune collaboratrice, ma petite-fille Yasmin, qui avait dix ans ; ce doit constituer un record. J'ai achevé à Cambridge la dernière révision des épreuves ; je les ai rendues à Gallimard à Paris le 13 février 1985 ; le 14 mars, j'ai fait le service de presse de ce tome XI et dernier ; le 20 mars, j'ai participé à la séance *Lettres ouvertes*, avec Roger Vrigny et Pierre Oster, à l'ORTF ; le 22 mars, le tome XI parut officiellement, à temps pour figurer au Salon du Livre.

Et voilà l'histoire de la publication de la *Correspondance* de Mallarmé, qui s'étend sur 26 ans. Grâce à l'index, il sera facile d'extraire des matériaux de cette mine ou carrière. Personne n'aura besoin de lire les onze volumes ; tous pourront

s'en servir. Comme Mallarmé l'a dit, en termes sybillins : « Impersonnifié, le volume, autant qu'on s'en sépare comme auteur, ne réclame approche de lecteur. Tel, sache, entre les accessoires humains, il a lieu tout seul : fait, étant » (*OC*, p. 372).

Il serait pourtant dommage qu'aucun lecteur ne s'en approchât. Car cette correspondance ajoute toute une nouvelle dimension à l'œuvre de Mallarmé. Miroir d'une existence de poète, ces lettres nous mènent de sa jeunesse hantée de rêves grandioses, exprimés avec une magnificence hyperbolique, jusqu'à sa maturité d'une sagesse sereine et souriante, formulée jusqu'en un style d'une clarté limpide, mais d'une densité de diamant à mille facettes. Miroir d'une existence transparente d'homme, elles révèlent ses profondes affections familiales, et son génie de l'amitié. Miroir d'une époque, elles montrent Mallarmé au centre d'une intense activité littéraire, musicale et artistique. Tous les écrivains qui comptent, maîtres ou débutants. Zola comme Valéry, Huysmans comme Gide, Mirbeau comme Claudel, Verhaeren comme Swinburne ou comme Stefan George, sans compter d'humbles inconnus et oubliés, tous lui adressent leurs livres, romans, poésies, pièces de théâtre, essais de critique ; il répond par des lettres ou des billets, où une extrême générosité et une bienveillance universelle n'excluent pas la lucidité, où tous puisent des encouragements ou des conseils, formulés avec une concision lapidaire, et où se dessine en filigrane comme une poétique idéale. Ami et défenseur de tous les peintres qui comptaient, de Manet, de Monet, de Degas, de Berthe Morisot, de Renoir, de Pissarro, il vit de l'intérieur l'épanouissement de la peinture impressionniste. Ami de musiciens, Augusta Holmès, Ernest Chausson. Emmanuel Chabrier, Vincent d'Indy, le groupe de la Schola Cantorum, il assiste aux concerts dominicaux de Lamoureux comme ses vêpres ; fervent de l'orgue et de la musique de Bach et de Haendel comme de celle de Wagner, il aime à mettre en parallèle la Musique et les Lettres. Miroir du décor changeant de son existence, ses lettres reflètent ses différents lieux de séjour ou de passage : Sens, Tournon, Besançon, Avignon ; Londres, dont les brumes l'enchantent ; la Bretagne, Boulogne, Le Portel, Equihen ; Oxford et Cambridge ; Bruxelles, Gand, Anvers, Liège et Bruges ; Honfleur ; Paris ; mais surtout Fontainebleau et Valvins, le fleuve et la forêt, où il aime à s'attarder en automne, jusqu'à la chute de la dernière feuille d'or.

Copyright © 1985 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Lloyd James Austin, *La Correspondance de Stéphane Mallarmé. Principes et problèmes d'une première édition* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1985. Disponible sur : < www.arllfb.be >